

Commentaire

L'adoubement de Geoffroy Plantagenêt (1128)

Jean de Marmoutiers, *Chroniques des comtes d'Anjou*

Introduction.

Par définition, la chevalerie va de paire avec l'adoubement, cérémonie qui marque la consécration d'une personne dans ce statut. Cet événement important étant en général suivi par un nombre de personnalités conséquent, il semble logique qu'il ait pu revêtir au moins autant un rôle politique que celui d'une véritable cérémonie uniquement dédiée au seul nouveau chevalier, surtout si l'on se place dans des contextes clés de ce point de vue, comme l'entourage des rois ou des plus puissants en général. Or, ce texte nous offre justement l'occasion d'assister à une cérémonie de ce genre, puisqu'il narre l'adoubement de Geoffroy Plantagenêt, fils du comte d'Anjou âgé de 15 ans, par le roi d'Angleterre Henri I^{er} Beauclerc en 1128 (ou en 1127 selon les sources). Il s'agit d'un extrait des *Chroniques des comtes d'Anjou*, un récit entamé par un moine du nom de Jean de Marmoutiers sur la vie des comtes d'Anjou, commandé par le comte Foulque IV. La version originale a été composée dans la première moitié du XII^e siècle, mais s'arrête en 1040 ; pour cet extrait, portant sur un événement plus tardif de presque un siècle, il s'agit donc d'un ajout effectué par un anonyme, probablement entre 1137 et 1150, soit à une époque où Geoffroy Plantagenêt est fortement impliqué dans la guerre civile anglaise, l'opposant à Etienne d'Angleterre, un descendant de Guillaume le Conquérant. D'autre part, la compréhension de ce récit implique de maîtriser également le contexte de l'adoubement de Geoffroy : en effet, cette cérémonie, associée au mariage de l'adoubé avec la fille du roi d'Angleterre, scelle un accord de paix entre le comté d'Anjou et le duché de Normandie, contrôlé par ce même roi. Il s'agit à ce moment là d'un événement très important, soulageant le duc et roi d'une pression importante, donnant un grand prestige au comte et en plus gênant le roi de France en opposition avec l'Angleterre.

De part cette situation très complexe à deux niveaux, on peut se douter que ce texte sera probablement très orienté dans un but politique ; il s'agirait donc de savoir comment l'événement rapporté, ainsi que la manière dont il est rapporté, peuvent dans les deux cas servir les comtes d'Anjou qui ont commandé ces chroniques.

Pour ce faire, nous commencerons par détailler la cérémonie de l'adoubement telle qu'elle est présentée ici, avec les sous-entendus qu'elle comporte, puis nous montrerons en quoi il s'agit en réalité de faire l'apologie du (futur) comte d'Anjou, puis nous approfondiront l'étude des relations entre les personnages pour faire ressortir des renvois plus subtils à ces contextes imbriqués.

I) Un adoubement « parfait ».

A) Le déroulement de la cérémonie.

1) Décision royale.

Le texte ne semble pas présenter tous les aspects de l'adoubement, en particulier tout ce qui touche à la préparation, à la religion (encore que le rituel restait encore assez laïque) et aux serments (ce sur lequel nous reviendrons), mais le suzerain reste présent puisqu'il est armé « par mandement du roi » (ligne 3), ce roi étant le roi d'Angleterre et duc de Normandie Henri I^{er} Beauclerc puisque la scène se passe à Rouen (l.3), donc en territoire normand. Il n'est pas ici précisé que le roi arme lui-même chevalier le jeune homme, ce qui est certainement signifiant comme nous le verrons plus loin, mais son identification en tant que suzerain auquel Geoffroy a du prêter allégeance semble logique, ne serait-ce que parce qu'il l'invite à quitter le château de son père où il a du être entraîné pour être « envoyé à Rouen » (l.3,6), ce qui implique que le suzerain doit être le seigneur de Rouen, à savoir le duc de Normandie.

2) Préparation de la cérémonie.

La cérémonie elle-même, ou en tout cas pour ce qui nous en est décrit, se déroule en deux phases ritualisées et respectées ici, comme le souligne la mention « comme le veut la coutume de l'entrée en chevalerie » (l.18-19). Avant l'adoubement à proprement parler, la tradition veut en effet que le futur chevalier « pr[enne] un bain » (l.18), qui se veut symbolique d'une purification bien que l'aspect religieux soit ici totalement évacué au profit d'un simple respect de la « coutume » (l.18). Par la suite, comme nous l'avons dit il n'est fait aucune mention du rituel de l'adoubement hors du matériel mis en jeu. En théorie, du moins dans les rituels plus tardifs, le bain devrait être suivi de la veillé d'armes consacrée à la méditation, puis le lendemain matin de l'adoubement proprement dit, signifié par l'accolade.

3) Remise des armes.

Le récit ne laisse pas apparaître cette coupure, qui devrait prendre place globalement entre les lignes 20 et 25, et continue directement sur la remise de l'équipement militaire du chevalier, comprenant une monture, ici un « cheval d'Espagne » (l.25), et son armement offensif, à savoir une « lance de frêne » (l.29) et une « épée » (l.30), comme défensif, soit au XII^e siècle le « haubert » (l.26), une côte de maille se présentant sous forme de robe plus ou moins longue, les « chausses » et les « éperons » (l.27), équivalent du haubert pour les jambes, et ici adaptées pour l'équitation (les éperons dorés étant la marque des chevaliers), plus le « bouclier » (l.28) et le « heaume » (l.28), casque qui à l'époque adoptait une forme intermédiaire entre le casque à nasal normand et le casque « intégral » du XIII^e siècle. Notons que la mention de bouclier « suspend[u] à son cou » (l.27-28) ne doit pas surprendre ; en effet, il s'agit certainement du bouclier dit « normand » en usage dans la première moitié du XII^e siècle, en forme d'amande et d'environ 1 mètre de haut, qui est maintenu par une courroie passée autour du cou et qui est simplement manié par le bras. On peut d'ailleurs nettement le voir sur la tombe de Geoffroy, bien qu'il s'agisse là d'un « écu » un peu plus tardif mais fortement ressemblant.

B) Les symboles du chevalier.

1) Objets de luxe et monture.

Il apparaît en fait que l'accent est particulièrement mis sur certains aspects qui font la puissance concrète du chevalier, au contraire des aspects plus « spirituels ». En premier lieu, ce qu'on lui donne témoigne d'une aisance matérielle remarquable ; ce n'est certes pas lui ou son père qui les a payé, mais le fait qu'on lui offre montre que ce n'est sans doute pas étranger à son niveau de vie. En effet, tout son équipement est constitué d'objets luxueux, du « manteau tient de pourpre » (l.21-22) aux dorures du manteau et des éperons (l.21,27). De même, le cheval n'est pas à la portée de n'importe qui à cette époque, d'autant qu'il s'agit semble-t-il d'un animal spécialement sélectionné et pas du destrier de n'importe quel chevalier.

2) Equipement militaire.

Il faut encore ajouter à cela un équipement militaire de qualité. Sans même parler des « pierres précieuses » (l.28) du heaume, on note la présence en masse d'armes en fer et surtout en « acier » (l.30), un matériau encore difficile à produire à l'époque même s'il se répand. D'ailleurs, si l'auteur prend la peine de mentionner que cet acier vient « de Poitiers » (l.30), cela signifie sans doute qu'on lui attribue une grande valeur, et effectivement Poitiers était réputée à l'époque pour abriter certaines de meilleures armureries de France. Nous reviendrons également plus tard sur son épée qui, en plus d'avoir été forgée « avec le plus grand soin » par « le meilleur des forgerons » (l.31), est entourée d'une aura légendaire. Remarquons également que, globalement, le niveau technologique de cet équipement semble appréciable d'après ce qu'on en comprend, peut-être pas à la pointe du progrès, mais il s'agit manifestement d'armes neuves forgées très récemment (voire fabriquées pour l'occasion).

3) Armes héraldiques.

Enfin, un dernier symbole visible de la puissance du chevalier est constituée par ses armoiries, qui ne sont pas vraiment blasonnées ici mais indiquées sur son bouclier comme étant formées de « lionceaux d'or » (l.28). Il s'agit d'ailleurs de la première mention connue d'armoiries dans un texte. En les mettant en rapport avec la décoration de sa tombe, on peut dire qu'il s'agissait d'un blason d'azur, c'est-à-dire bleu, portant effectivement entre 6 et 8 lionceaux jaunes (« d'or » en langage héraldique). Le « lionceau » ne désignant que le lion quand il est présent à plus de trois exemplaires sur un blason, on retrouve donc là l'archétype des armes des Plantagenêts, ce qui indique par là le rôle des armoiries, à savoir d'identifier clairement et facilement leur possesseur. Ainsi, en plus d'avoir choisi un animal particulièrement noble, Geoffroy l'affiche clairement, signe de son autorité et de sa capacité à se faire reconnaître.

C) Eléments irréalistes.

1) Qualité de l'équipement.

Si ces descriptions pouvaient jusqu'ici être considérées comme plausibles, quoiqu'à prendre évidemment avec prudence, plusieurs éléments apparaissent comme clairement irréalistes, voire tout simplement légendaires dans ce récit. Tout d'abord, les descriptions quant à la qualité de l'armement sont parfois grossièrement exagérées ; en premier lieu, il va de soi pour n'importe qui qu'un « heaume [incrusted] de pierres précieuses » (1.28) n'a aucune valeur militaire et ne serait pas de beaucoup d'utilité en cas de choc. Il n'y a donc aucun réalisme dans l'affirmation que rien ne pouvait « l'entailler ni le fausser » (1.29). De même, un destrier est certes rapide, mais n'est pas non plus un cheval de course, et le haubert n'est pas la panacée en matière de défense. Ainsi, l'accent que nous avons vu avoir été mis sur ces éléments visibles de la puissance du chevalier est encore renforcé par l'utilisation manifestement volontaire d'éléments parfaitement irréalistes mais renforçant encore son image.

2) Une épée particulière.

L'élément « légendaire » le plus incontournable de cet adoubement reste toutefois l'épée donnée par le roi à Geoffroy, qui n'est ici indiquée que comme étant « antique » (1.30) et forgée par un dénommé « Galant » (1.31), nom associé à un certain nombre d'épées légendaires. Cette épée n'est ici pas nommée pour la simple raison qu'elle était parfaitement identifiable pour le lecteur de l'époque comme étant Excalibur, l'épée du roi Arthur. Les Plantagenêts successifs sur le trône d'Angleterre n'auront d'ailleurs cessé de rappeler cette origine mythique de leur lignée à travers l'arme de Geoffroy. Ce choix se révèle particulièrement important car l'époque de rédaction de ce récit est postérieure de seulement quelques années à la rédaction par Geoffroy de Monmouth de son *Historia regum Britanniae*, qui a eu un succès immédiat et a popularisé la légende arthurienne. Il s'agit donc d'un excellent moyen pour Geoffroy de se placer dans l'air de son temps et de renforcer encore son prestige.

3) Aisance d'un adolescent.

Enfin, notons le caractère fortement improbable que revêt l'aisance apparemment naturelle d'un adolescent de 15 ans qui est censé discuter en tête à tête avec le roi d'une des principales puissances européennes. Le fait de le faire s'exprimer « à la manière des sages » (1.15), tout en « satisfai[sant] » (1.17) le roi est donc lui aussi très certainement exagéré, d'autant que l'auteur se trahit lui-même en indiquant qu'il répond en « reprenant les termes royaux » (1.16), soit logiquement en paraphrasant le roi sans ajouter grand chose. Ainsi, cette superbe en société semble plus le reflet de l'habileté du chroniqueur à détourner des détails peu flatteurs que d'une véritable aptitude de Geoffroy, mais en tout cas elle correspond bien à l'esprit mélioratif du récit.

Ainsi, ce texte semble explicitement conçu pour mettre en exergue un adoubement « modèle » mené dans les règles de l'art et où tout se déroule dans les meilleures conditions, alliant la richesse à la haute extraction et à la vivacité d'esprit des protagonistes. Toutefois, nous allons observer qu'il est possible de déceler un deuxième niveau d'apologie, touchant la personne de Geoffroy plus que le déroulement de l'adoubement, et pouvant sans doute autant se rattacher à la nécessité de mettre au moins autant en valeur le comte tel qu'il se présentait au moment de la rédaction de la chronique que le jeune chevalier qu'il était était 20 ans auparavant.

II) L'apologie du futur comte d'Anjou.

A) L'aisance en société.

1) Connaissance des usages.

En fait, cette aisance que nous avons relevé plus haut, et qui transparaît clairement au premier degré tout au long de l'extrait, peut se doubler d'un deuxième aspect plus subtil mais de tout autant d'importance, à savoir que Geoffroy maîtrise pleinement les usages de sa catégorie sociale, peu ou pas connu des non-chevaliers mais que les lecteurs potentiels de l'ouvrage devaient parfaitement maîtriser. Il se comporte manifestement « avec honneur et déférence » (l.10) devant le roi, même en admettant qu'il n'était certainement pas aussi à l'aise que ne le laisse entendre le texte ; de même, sa prudence lors de sa discussion avec le roi et sa méthode de « repren[dre] les termes royaux » (l.16) peut aussi relever de la volonté de ne jamais contredire le roi, élément essentiel s'il souhaite que son adoubement (et son mariage avec la fille du roi) se passe dans les meilleures conditions.

2) Vivacité d'esprit.

Aux yeux d'un lecteur contemporain, ceci peut d'ailleurs être bien plus révélateur de sa promptitude d'esprit que ne l'aurait été le fait de répondre de manière plus contradictoire au roi, et même en se justifiant. La maîtrise des « couleurs de la rhétorique » (l.16) va d'ailleurs dans le même sens, à savoir que ce qui pourrait paraître un moyen de camoufler son absence d'avis pourrait bien plutôt être un habile stratagème pour ne pas avoir l'air de répéter les paroles du roi sans pour autant risquer de le contredire. Ainsi, par son effacement même, du moins du point de vue de la parole à défaut des actes, il correspond tout à fait à ce qu'on attendrait à l'époque d'un noble de son âge en de telles circonstances ; il s'agit donc d'un éventuel inconvénient transformé en avantage par le rédacteur de l'ouvrage.

3) Entourage d'une « cour ».

On peut ajouter à cela le déplacement qu'il effectue entouré d'une « nombreuse escorte de chevaliers » (l.8), mais aussi de trente jeunes gens de son âge qui ont reçu l'adoubement en même temps que lui, et donc au moins Jacquelin de Maillé sera un de ses solides adjouvants dans la guerre en cours lors de la rédaction de l'ouvrage (d'ailleurs, il ne serait pas impossible que les cinq nommés n'aient pas été choisis au hasard). Il s'agit en quelque sorte de sa « compagnie », un groupe de « jeunes » comme lui, formés avec lui et formant une bande dont il tient le rôle de chef. Cet entourage nombreux formé de nobles témoigne là aussi d'un certain prestige social de fait, puisque ces nombreuses personnes lui resteront très probablement attachées par la suite, devenant ses alliés ou ses vassaux, et effectivement l'aidant encore au moins pour l'un d'entre eux dans le conflit qu'il mènera 20 ans plus tard. On peut donc y voir un marqueur de son pouvoir du milieu du siècle, alors même que ses racines remontent à l'époque de son adoubement et peuvent être narrées par le biais de ce document.

B) La valeur militaire.

1) Maîtrise de l'équipement.

On note également une préfiguration de sa future puissance militaire à travers sa maîtrise du fait guerrier à titre individuel dès sa jeunesse. En effet, rien n'indique qu'il ne soit pas parfaitement à l'aise avec tout l'équipement qu'on lui octroi, alors qu'il y a des chances pour qu'il n'en ait jamais porté, ne serait-ce que parce que les armuriers ne pouvaient pas vraiment se permettre de forger des armes et armures véritables mais à échelle réduite pour un enfant. Hors, on lui donne ici d'un seul coup tout l'équipement du chevalier, avec un haubert sans doute lourd puisqu'à « mailles doubles » (l.26), un casque et deux armes. Puisqu'il n'est ici pas vraiment envisageable que l'auteur ait inventé ses éléments et que ces équipements devaient être de taille adulte, il faut donc bien admettre que Geoffroy devait être entraîné à porter un équipement semblable dès sa jeunesse, d'autant que la suite des fêtes va se passer en partie en « exercices guerriers » (l.34) dans lesquels il ne peut pas se permettre de manier son équipement de manière hasardeuse.

2) Condition physique.

Cela suppose aussi de sa part une très bonne forme physique : en effet rien que l'épée, surtout si elle est ancienne, ne doit pas être particulièrement facile à soulever pour un jeune homme de 15 ans, mais on l'équipe en plus de toute l'armure plus du bouclier en bois massif. Ainsi, il va de soi que la préparation physique du futur comte a été rigoureuse et qu'il ne se résume pas à un bon compagnon en société, ce qui n'est pas forcément négligeable dans un monde assez tourné vers la force et l'endurance physique, surtout parmi la jeunesse noble. On peut donc y trouver les traces sous-entendues d'une éducation de qualité du point de vue des arts de la guerre, qui se retrouverait alors logiquement dans ses activités futures, ou contemporaines pour l'auteur du texte.

3) Aisance à cheval.

Allant de pair avec cette préparation efficace aux arts guerriers, il faut enfin signaler l'aisance (réelle ou non) du jeune chevalier à monter à cheval, d'autant plus que là encore il n'a pas forcément eu souvent l'occasion de chevaucher un destrier comme celui qu'il a du recevoir. En effet, le texte nous indique, ou veut faire croire, qu'il a sauté à cheval « sans l'aide d'étriers » (l.32-33), alors qu'il est revêtu de l'armure qui, comme on l'a dit, semblerait déjà bien lourde pour quelqu'un de son âge. Là encore, dans un domaine capital puisque le chevalier combat par définition à cheval, le fait que son habileté soit exceptionnelle depuis son adoubement, en plus de renforcer son crédit dans le texte, donne en plus une image particulièrement flatteuse du comte du milieu du siècle.

C) La puissance par le luxe.

1) Habits somptueux.

Enfin, un dernier marqueur de puissance qui peut se comprendre dans les deux contextes de mise en scène de Geoffroy, est constitué par certains détails dans les habits et équipements luxueux qui lui sont fournis. Notamment, ses vêtements, s'ils sont pour certains dorés, comportent également un « manteau teint de pourpre » (l.21-22), où l'on reconnaît un colorant luxueux, mais surtout la couleur impériale. De même, la « couronne de peuplier » (l.11-12) symbolisait la victoire dans certaines manifestations antiques, et l'on voit mal quelle pourrait être son utilité ici, à part comme référence à cet héritage. Comme il ne les a pas amenés lui-même et qu'il ne s'agit sans doute pas d'éléments inventés, il faut bien en conclure que le roi d'Angleterre lui a fait don de vêtements le plaçant quasiment au niveau d'un monarque, ce dont il peut bien sûr retirer un immense prestige.

2) Equipement de prestige.

De même, n'importe qui ne se verra pas offrir de telles armes ; bien entendu, le simple de fait d'offrir « Excalibur » suffit à faire de cette cérémonie un événement exceptionnel, mais il ne faut pas oublier que tout cet équipement coûte cher, même sans la légende qui entoure l'épée. Concernant celle-ci, il va de soi qu'il ne doit pas s'agir d'une épée de qualité quelconque, et il a quand même fallu incruster quelques pierres dans le heaume à défaut de le rendre « brillant » (l.28), ce qui représente un investissement non négligeable (même en admettant qu'il les rende éventuellement à la fin de la cérémonie). La même remarque peut s'appliquer au cheval qui vient apparemment d'« Espagne » (l.25). Ainsi, ce jeune homme qui n'a sans doute jamais mis les pieds sur un champ de bataille reçoit d'un coup un équipement qui, à défaut d'être fonctionnel, représente certainement largement le prix d'un vrai équipement haut de gamme, que bien des chevaliers aguerris ne peuvent pas se payer ; là encore, la considération dont semble jouir Geoffroy, et qui n'a pas pu être totalement inventée, est notable.

3) Importance de la fête.

Enfin, signalons la durée de la fête qui suit l'adoubement, ce qui est normal dans cette cérémonie mais ne prends que très rarement une telle ampleur, à tel point que celle-ci est parfois prise comme exemple superlatif pour décrire ce type de réjouissance. Là encore, si les « exercices guerriers » (l.34) ne sont peut-être pas bien coûteux pour l'organisateur, à savoir le roi, les « sept jours entiers » (l.35) de festins pour une assemblée sans doute fort nombreuses ne sont certainement pas à prendre à la légère, quand pour certains nobles les dépenses pour effectuer un seul festin de taille normale sont déjà non négligeables compte tenu de leur trésor. Ainsi, tout concourt à montrer que, si Geoffroy, pas plus que son père Foulque V, n'ont payé ces dépenses, le fait que le roi l'ait fait pour eux ne peut laisser indifférent un observateur de l'époque.

Nous voyons donc se dessiner un deuxième niveau d'éloge dans ce texte, à savoir celle du comte adulte qui a probablement fait commander la rédaction de ce passage, ce à la fois à travers ses qualités de diplomate préfigurées par son attitude exemplaire en présence du roi, par ses qualités d'homme de guerre acquises dès l'enfance et avant même de devenir chevalier, et enfin de fait par la considération qu'il a reçu venant d'un des plus puissants personnages d'Europe, qui ne saurait être donnée à la légère même en admettant que la description donnée de la cérémonie soit totalement faussée. Toutefois, même si le comte est ainsi glorifié dans les deux contextes définis en introduction, on peut tout de même se demander si ce texte ne permettrait pas également d'en connaître plus sur les relations entre l'Anjou et l'Angleterre (ou la Normandie), puisqu'il met justement ces deux puissances en scène.

III) Des interactions complexes.

A) L'effacement du roi.

1) Seule intervention du roi.

Tout d'abord, il convient de remarquer que le roi d'Angleterre n'intervient en fait quasiment pas pendant cette cérémonie, il se contente d'envoyer son « mandement » (1.3), puis se lever lorsqu'il arrive, ce qui constitue un honneur exceptionnel puisqu'il « ne s'était encore jamais levé pour aller au devant de quiconque » (1.12), ce que le texte présente d'ailleurs sur un ton tout-à-fait banal, comme s'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un roi fasse un tel honneur au fils d'un simple comte, même puissant et marié à sa fille. D'ailleurs, le chroniqueur présente tout le faste déployé certes comme particulièrement important, mais ne s'en étonne jamais, et ne fait même jamais particulièrement remarqué ce caractère exceptionnel qui saute pourtant aux yeux, comme si cela allait de soi.

2) Aucune mention par la suite.

Dans le reste de l'extrait, il ne sera d'ailleurs plus jamais question du roi, sauf très brièvement pour expliquer le retour des futurs chevaliers devant son trône ; pourtant, ce sera en principe lui qui présidera à toute la cérémonie, et s'est aussi lui qui l'a organisé. En fait, le seul personnage qui apparaît ensuite est Geoffroy, dénommé « le gendre royal » (1.22), « l'Angevin » (1.24), ou même « la fleur de la chevalerie » (1.32). Le roi, de même que les compagnons du fils du comte, sont donc totalement occultés pour mieux faire porter l'attention sur l'unique personne de Geoffroy.

3) Absence de rôle dans l'adoubement.

Finalement, il en ressort l'impression que le roi n'a joué quasiment aucun rôle dans l'adoubement, à part celui de le provoquer qu'il fallait bien mentionner pour que le récit soit compréhensible. S'il n'est bien sûr pas possible de le faire disparaître (le pronom indéfini de « on amena » (1.24) recouvre bien sûr des serviteurs du roi, donc le roi lui-même à l'arrière-plan), on dissimule donc autant que possible sa présence. La diminution de la place du roi au profil de celle du comte paraît logique dans un document intimement lié au pouvoir comtale, mais cette occlusion complète semble pousser le problème plus loin, dans une certaine rivalité déclarée, ce sur quoi nous reviendrons plus loin.

B) Geoffroy, acteur ou instrument ?

1) Rôle de son père.

D'un autre côté, il apparaît également que si c'est le pouvoir comtale qui a ici le beau rôle, ce n'est pas forcément la personne de Geoffroy elle-même, mais plutôt celle de son père en filigrane. En effet, celui-ci ne semble apparemment pas présent, mais c'est manifestement lui qui a arrangé l'adoubement et sans doute le mariage. Notamment, dans une formulation assez curieuse, on apprend que « cette demande [du roi] ne souleva pas de difficulté » (1.5), ce qui en plus d'indiquer qu'elle aurait éventuellement pu le faire, place également la volonté royale comme une demande adressée au comte, que celui-ci pourrait refuser. Ainsi, s'il est impossible de camoufler le fait que l'adoubement se fait sur proposition royale, tout est fait pour que le lecteur ait l'impression que le dernier mot est revenu au comte Foulque V.

2) Absence de rôle actif.

De plus, Geoffroy n'a pas de rôle actif au cours de la cérémonie, à part pour répondre aux questions du roi de façon comme on l'a vu peu engagée, et pour aller prendre son bain. Il est aisé de repérer que tous les verbes à partir de la ligne 24 quasiment jusqu'à la fin ont comme sujet « on », à savoir les serviteurs du roi ; finalement, il apparaît que Geoffroy s'est surtout laissé habiller sans avoir prononcé aucun serment ni réalisé aucun geste digne d'intérêt. Il semble alors peu probable qu'un personnage devant être mis en avant de face strictement rien pendant son adoubement, d'où l'idée qu'il est peut-être surtout un exécuteur passif d'un contrat mis au point par son père d'un côté et le roi de l'autre, incluant l'adoubement et le mariage en échange de la paix.

3) Appartenance à un groupe.

Enfin, il convient de signaler que Geoffroy, même s'il est quasiment le seul personnage identifié dont il soit question ici, n'est pas forcément placé au centre de la cérémonie : ils viennent à 30 futurs chevaliers, pour participer à des « réjouissances royales » (1.4) dont rien ne nous dit qu'elles ont été organisées spécialement pour lui, et quand il est adoubé ses compagnons le sont avec lui et en même temps que lui puisque la formulation de la ligne 24 laisse entendre que ce qui suit n'est que la description spécifique pour Geoffroy de la distribution d'équipement qui a été effectuée en même temps pour tous les adoubés. Ainsi, Geoffroy n'apparaît pas forcément comme l'élément central de la journée, mais juste un individu, peut-être simplement le plus important, inclut dans un groupe plus large de personnes dans la même situation que lui. Il ne faudrait donc pas croire que cette journée lui a été spécialement consacrée comme le texte pourrait le laisser croire.

C) Un ancrage dans le double contexte.

1) Importance en 1128.

On peut donc trouver des attaches et des implications aussi bien dans le contexte de 1128, pour montrer les liens privilégiés entre le comté et le duché, qu'avec la situation d'écriture qu'a connu Geoffroy adulte, où la guerre civile l'a obligé à prendre ses distances avec toute forme d'attachement, d'autant que son adversaire était également roi d'Angleterre quoi que sans lien direct avec son ancien seigneur. Par le premier contexte, peuvent donc d'expliquer tous les éléments qui laissent voir dans cette cérémonie un événement grandiose, propre à célébrer l'entente entre le comté d'Anjou et le duché de Normandie, à grand renfort de « Renommée » (l.8), de « satisf[ac]tion » (l.17) et de « sagesse » (l.17).

2) Une chronique angevine.

D'un autre côté, s'agissant d'une chronique rédigé par un moine angevin sur indication des seigneurs d'Anjou et même ici peut-être de Geoffroy lui-même, il est logique d'y retrouver des éléments glorifiant spécifiquement le chevalier jeune comme adulte, indépendamment de tout contexte pou plutôt se plaçant à cheval sur les deux. Ceux-ci regroupent tout ce qui a traité à la vivacité d'esprit du jeune homme, dans quel sens qu'on prenne ce terme, à son entraînement et sa maîtrise des armes, et à l'attention non niable que lui a manifestement portée le roi, tous éléments marqueurs de ce que doit être un bon chevalier indépendamment de la situation politique qu'il doit gérer.

3) Changements de conjecture.

Enfin, on retrouve ici la trace des changements de conjecture politique survenus dans le deuxième tiers du XII^e siècle, conduisant Geoffroy Plantagenêt devenu véritable compte d'Anjou à guerroyer contre les ducs de Normandie et roi d'Angleterre, ceci impliquant logiquement une volonté de se détacher de l'impression que l'on pourrait avoir d'un chevalier foncièrement « fabriqué » par le roi (et par son père). Pour ce faire, même s'il est impossible de masquer le fait que le rôle réel de l'adoubé a été on ne peut plus secondaire à part être présent et « subir » physiquement la cérémonie, l'auteur a tenté d'éliminer autant que possible toute référence à l'action du roi, jusqu'à omettre les scènes d'hommage et de serments où le roi devait obligatoirement être mis en scène.

Conclusion.

Finalement, ce sont donc ces deux, voire trois niveaux de lecture superposés qui font l'originalité de ce texte, écrit à l'âge adulte du comte d'Anjou, peut-être à sa demande ou en tout cas par quelqu'un appartenant à sa sphère d'influence, mais portant sur une scène de son enfance située dans un temps où la conjoncture politique n'était pas du tout la même et était elle-même extrêmement délicate. La volonté de mettre en scène la concorde de l'époque se traduit par la description d'un adoubement dans les règles de l'art si ce n'est pour toutes les parties parlées qui en ont été éliminées, avec un beau cérémonial, une symbolique très présente notamment au travers des armoiries, et même des éléments inventés voire totalement légendaire comme l'épée du roi Arthur pour rehausser encore les couleurs de la fête. D'autre part, les valeurs « intemporelles » du comte sont mises en avant comme celles du chevalier modèle dans un milieu très politique, à savoir ses talents de dialogue et de diplomate, sa capacité à se battre lui-même physiquement et sans doute par extension à commander, et enfin l'estime que les puissants lui portent jusqu'à lui offrir de somptueuses richesses (et le tout là encore à l'exclusion de tout aspect religieux alors qu'il s'agit d'un des buts premiers du chevalier que de protéger l'Eglise et de la servir). Et enfin, la quasi-totale disparition du roi dans la scène, parfois aux limites de l'incompréhensible, et masquant mal le fait que Geoffroy lui-même ne fasse pas grand chose, renvoie elle à la nouvelle situation du milieu du XII^e siècle, où les normands sont redevenus les adversaires des angevins comme avant l'adoubement de Geoffroy. D'ailleurs, il serait intéressant de savoir comment des auteurs normands ou anglais ont pu éventuellement traiter cette même cérémonie, afin de posséder le point de vue de l'« adversaire » du comte d'Anjou sur les mêmes événements.

Bibliographie.

Livres :

AURELL, Martin, *L'empire des Plantagenêts, 1154-1224*, Paris, Perrin, 2003, 406 p.

BARTHELEMY, Dominique, *L'ordre seigneurial. XI^e – XII^e siècle*, Paris, Seuil, 1990, 318 p.

FAVIER, Jean (dir.), *La France médiévale*, Paris, Fayard, 1983, 596 p.

FAVIER, Jean, *Les Plantagenêts. Origines et destin d'un empire. XI^e – XIV^e siècle*, Paris, Fayard, 2004, 960 p.

PASTOUREAU, Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Age occidental*, Paris, Seuil, 2004, 436 p.

Collectif, *Histoire des Provinces de France. Normandie, Bretagne, Vendée, Maine-Anjou*, Paris, Fernand Nathan, 1983, 408 p.

Revue :

Collectif, « La chevalerie », *TDC*, n°908, janvier-février 2006, 54 p.

Collectif, « La légende arthurienne », *TDC*, n°959, septembre-octobre 2008, 50 p.

Ouvrage numérisé :

HALPHEN, Louis, *Etude sur les chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1906, 62 p.

En ligne : <http://www.archive.org/details/tudesurleschro00halpuoft>